Des « bons avis » aux critiques assassines

La radicalisation d'Hébert mise en scène au fil des visites royales du Père Duchesne (décembre 1790 – décembre 1792)

From “bons avis” to scathing critique. The radicalization of Hebert through his theatrical descriptions of the royal visits of the Pere Duchesne (December 1790-December 1792)

Michel Biard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/10540>

DOI : 10.4000/ahrf.10540

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 47-66

ISBN : 978-2-200-92559-8

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Michel Biard, « Des « bons avis » aux critiques assassines », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 357 | juillet-septembre 2009, mis en ligne le 01 septembre 2012, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10540> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.10540>

DES « BONS AVIS » AUX CRITIQUES ASSASSINES, LA RADICALISATION D'HÉBERT MISE EN SCÈNE AU FIL DES VISITES ROYALES DU PÈRE DUCHESNE (DÉCEMBRE 1790 - DÉCEMBRE 1792)

Michel BIARD

Le Père Duchesne d'Hébert est un journal peu enclin à la modération, si l'on se fie à la réputation de son auteur dans l'historiographie. Pourtant, il va de soi que cette feuille n'a pas le même contenu politique en 1790 et en l'an II, qu'Hébert n'a pas toujours affiché des idées « exagérées » et que, comme d'autres, il témoigne donc d'un processus de radicalisation politique à l'œuvre dès les premiers temps de la Révolution. Dans son journal, Hébert aime à employer des formes inspirées du théâtre, aussi nombre de ses numéros constituent-ils de petites pièces, en une ou plusieurs parties, dans lesquelles il met en scène son héros et d'autres personnages. Parmi celles-ci, à plusieurs reprises, il relate des visites rendues par le Père Duchesne au roi et/ou à la reine, à leur invitation ou non. Or, ces visites royales successives offrent un bon aperçu des évolutions politiques d'Hébert, son populaire marchand de fourneaux délaissant peu à peu, mais non sans hésitations, les « bons avis » donnés au couple royal pour des critiques de plus en plus acerbes, et à terme assassines.

Mots-clés : Hébert, le Père Duchesne, journal, modération, radicalisme, théâtre.

La réputation de Jacques-René Hébert est suffisamment connue pour qu'il ne soit pas besoin d'insister ici ni sur son parcours politique, ni sur le fait que l'historiographie l'a décrit sinon comme un « extrémiste », à tout le moins comme un personnage bien éloigné de toute modération.

Tout au plus certains historiens prennent-ils la salutaire précaution d'expliquer les différences très nettes entre ses idées politiques de 1790 et celles de l'an II, insistant à juste titre sur l'importance de l'année 1791 dans le processus de radicalisation qui concerne Hébert et de nombreux autres révolutionnaires¹. Les tensions religieuses croissantes, certaines manifestations hostiles à la Révolution comme en février le second camp de Jalès et l'affaire des « chevaliers du poignard », l'émigration déguisée des tantes du roi, la fuite avortée de ce dernier puis la fusillade du Champ-de-Mars, les menaces de Bouillé et la déclaration de Pillnitz sont autant de moments importants pour expliquer cette radicalisation, tout comme le fait qu'Hébert rejoigne alors le Club des Cordeliers et soit membre de plusieurs sociétés populaires de Paris. Tout cela trouve naturellement un écho dans son *Père Duchesne* et, pour en saisir les étapes, il suffit par exemple de suivre l'évolution de ses positions à propos de la répression contre les opposants à la Révolution, puisque là où il donnait parfois des conseils de modération aux manifestants populaires et lançait de simples appels à la sévérité de la justice², il n'hésite plus à radicaliser tant son

(1) Antoine Agostini, auteur d'un ouvrage sur la « pensée politique » d'Hébert a souligné que Gérard Walter avait consacré à la période de la monarchie constitutionnelle 46 des 325 pages de son étude sur le *Père Duchesne*, et Louis Jacob en avait de son côté réservé 68 sur 350 (Antoine AGOSTINI, *La pensée politique de Jacques-René Hébert (1790-1794)*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires d'Aix-Marseille, 1999 ; Louis JACOB, *Hébert : le Père Duchesne, chef des sans-culottes*, Paris, Gallimard, 1960 ; Gérard WALTER, *Hébert et le « Père Duchesne »*, Paris, J.-B. Janin, 1946). Selon Antoine Agostini, Hébert est d'abord ce qu'il appelle « un patriote avancé », puis il devient dans l'été 1792 « un républicain extrémiste ». Ces appellations ne sont pas sans poser problème, entre autres car *Le Père Duchesne* comprend des tirades républicaines, ou à tout le moins crypto-républicaines, bien avant septembre 1792. Mais, après la répression de l'été 1791 contre ceux qui exigeaient la déchéance de Louis XVI, Hébert, à l'instar de la Société des Amis de la Constitution, choisit de voir la Constitution à l'œuvre et espère encore que le roi puisse se détacher de l'influence nocive de son entourage, voire être converti par la seule force de la Raison. Sur les évolutions de la pensée et des prises de position politiques d'Hébert, on se reportera bien sûr aussi aux travaux d'Ouzi Elyada (cf. *infra*, notes 4, 6 et 23) et de Jacques Guilhaumou : « L'idéologie du *Père Duchesne* : les forces adjuvantes (14 juillet - 6 septembre 1793) » (publication partielle de son *Mémoire de maîtrise* inédit), dans Régine ROBIN (éd.), *Langage et idéologies. Le Discours comme objet de l'Histoire*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1974, p. 81-116 (texte paru également dans *Le Mouvement social*, n° 85, octobre-décembre 1973) ; « L'historien du discours et la lexicométrie. Étude d'une série chronologique : le *Père Duchesne* d'Hébert (juillet 1793 - mars 1794) », *Histoire & Mesure*, 1986, vol. I, n° 3/4, p. 27-46 ; « Les mille langues du Père Duchêne : la parade de la culture populaire pendant la Révolution », *Dix-Huitième Siècle*, 1986, n° 18, p. 143-154 ; « L'analyse de discours et la lexicométrie : le *Père Duchesne* et le mouvement cordelier (1793-1794) » (à consulter sur <http://www.cavi.univ-paris3.fr/lexicometrica/article/numero0/jga-dlex.htm>).

(2) « Ne crains rien de la fureur du peuple, il te laisse à tes remords si toutefois ton cœur en est susceptible, il pourrait t'écraser comme une puce, mais vis pour prouver qu'il n'est pas si altéré de sang qu'on l'a dit, & pour faire rougir ceux qui le calomnie tous les jours » (n° 23, février 1791 ;

langage que les solutions proposées (« exterminer », « immoler sans pitié », etc.³).

Influencé par le milieu des petits théâtres, dans lequel il a évolué au cours des années 1780, Hébert sait aussi mettre en scène ces changements politiques dans les huit pages de son journal, proposées aux lecteurs en général trois fois par semaine, d'autant que chaque numéro correspond à un seul développement argumenté et ne possède donc pas les rubriques usuelles dans nombre d'autres feuilles (Assemblée nationale, Nouvelles de l'étranger, Variétés, Spectacles, etc.). Les huit pages formant ainsi un tout, il peut sans peine les organiser comme il le ferait d'une œuvre destinée au théâtre, un numéro du *Père Duchesne* pouvant alors être limité à une seule scène ou bien être composé d'une succession de quelques scènes tout comme dans une petite comédie en un acte⁴. Lorsque son héros populaire ne commente pas les derniers événements, au gré de ses fameuses « grandes joies » et « grandes colères », lorsqu'il ne s'adresse pas directement aux lecteurs pour les inviter à se « débadauder »⁵ et à agir

cette tirade est adressée au comte de Clermont-Tonnerre, membre de l'Assemblée constituante) ; « [...] le peuple François dédaignera d'écraser les insectes qui le tourmentent. Il est tems, foutre, que des exemples terribles mettent fin à une indulgence dangereuse qui entretiendrait un incendie souterrain » (n° 24, *id.*) ; « Je ne suis pas sanguinaire, foutre, & [...] je veux qu'on use encore d'indulgence avec ceux-ci » (n° 46, avril 1791 ; il vise ici les prêtres réfractaires et suggère leur emprisonnement) ; « J'ai lu encore qu'un autre forcené s'étoit fait foutre dedans, pour avoir, à tort & à travers, prêché le meurtre & le carnage ; j'espère qu'à de pareils écarts on n'a pas reconnu davantage le père Duchesne. Tous ceux qui lisent ma feuille depuis deux ans, savent que je n'ai cessé de recommander le respect pour la loi [...] » (n° 65, juillet 1791). L'orthographe et la ponctuation des citations ont été respectées dans le présent article.

(3) En 1793, il en vient même à écrire que la guillotine n'est pas un supplice assez terrible, et il va jusqu'à suggérer de rétablir la torture : « [...] Ce n'est point assez que la guillotine pour punir les traîtres, il faut un nouveau supplice plus terrible et plus infamant, égal au crime, s'il est possible, foutre » (n° 260, juillet 1793) ; « Il est donc vrai que les traîtres se foutent de la guillotine. Si on les faisoit expirer sur la roue ou au milieu des flammes, ils redouteroient du moins l'horreur du supplice et ils ne joueroient pas aussi facilement leur vie à pair ou à non. Je ne suis pas sanguinaire, foutre, mais je voudrais qu'on rétablisse les gibets et la question pour des monstres, qui, de sang froid, ont fait égorguer des milliers d'hommes » (n° 293, octobre 1793).

(4) Ouzi Elyada a rattaché le journal d'Hébert à ce qu'il baptise les « imprimés scéniques » (Ouzi ELYADA, « Journalisme scénique et manipulation au début de la Révolution française », dans Myriam YARDENI [dir.], *Idéologies et propagande dans l'histoire de France*, Actes du colloque de Haïfa [1984], Paris, Picard, 1987, p. 154-169).

(5) Le verbe dérive bien sûr du mot « badaud ». Hébert emploie très souvent ce mot et ses dérivés (« embadauder », « débadauder », « badaudement », « badauderie »). Le « badaud » est un sot, qui s'arrête pour regarder bouche bée un spectacle quelconque dans la rue. Dès le XVII^e siècle au moins, le mot est compris comme une injure, souvent appliquée aux habitants de Paris, réputés prompts à s'attrouper pour observer quelque chose qui n'en vaut pas la peine. Pour le Père Duchesne, les « badauds » sont donc l'antithèse des véritables sans-culottes. Sur les mots et expressions du *Père Duchesne* d'Hébert, je me permets de renvoyer à mon récent travail : Michel BIARD, *Parlez-vous sans-culotte ? Dictionnaire du Père Duchesne (1790-1794)*, Paris, Tallandier, 2009.

pour le salut de la Révolution, Hébert lui fait donc jouer un rôle dans ces scènes où il dialogue avec d'autres « acteurs », fictifs ou réels. Le marchand de fourneaux s'entretient avec des personnages de premier plan aussi bien qu'avec d'humbles citoyens, et finit assez souvent par se lancer dans un monologue plus ou moins long, par lequel Hébert expose ses idées. Avec ce procédé, il ridiculise aussi ses adversaires et notamment le premier d'entre eux en 1790-1791, l'abbé Maury, l'un des meneurs des « Noirs » à l'Assemblée constituante et cible de prédilection pour un Père Duchesne qui aime à le tourner en dérision, voire à lui fouetter le cul⁶. Mais, parmi ces nombreux numéros fondés sur le récit d'un dialogue entre le héros éponyme du journal et des personnages bien réels, plusieurs reposent sur un genre particulier d'entretien, celui qui a lieu au cours de ce que je nommerai ici une « visite royale », que celle-ci ait lieu à l'initiative du roi et/ou de la reine, ou que le Père Duchesne l'impose à ces derniers.

De semblables visites se produisent dès l'hiver 1790-1791⁷ et ne vont plus cesser jusqu'à l'été 1792, suivies ensuite de quelques incursions du Père Duchesne dans la prison du Temple pour aller voir la « ménagerie royale » désormais captive (cf. *infra* le tableau donné en annexe). Si les premières visites ont lieu de loin en loin, souvent espacées d'environ deux mois, les suivantes sont plus fréquentes lorsque les événements s'y prêtent. Ainsi, une fois passée la crise de juin et juillet 1791, le Père Duchesne revient s'entretenir avec le couple royal au moment de l'adoption de la Constitution, à six reprises en août et septembre. De même, le printemps 1792 est un autre temps fort de ces visites (neuf fois de mars à juin), mais il va de soi que, même si la forme des entretiens persiste à reprendre des « ficelles » théâtrales chères à Hébert, le ton et le fond des scènes chan-

(6) Sur ce personnage et sa caricature par Hébert, voir Ouzi ELYADA, « La mise au pilori de l'abbé Maury : imaginaire comique et mythe de l'antihéros pendant la Révolution française », *AHRF*, 2005, n° 3, p. 1-24.

(7) D'autres visites au couple royal ont déjà été évoquées par Hébert avant décembre 1790, mais aussi par certains pamphlets anonymes. L'exemple en a d'ailleurs été donné dès avant la Révolution. En effet, en 1788, un auteur anonyme a publié un *Voyage du Père Duchêne à Versailles* qui campait le personnage dès ses premières lignes : « Le Père Duchêne était de Paris, il s'était fait une grande réputation dans l'art de faire des fourneaux ; mais malgré sa grande réputation & sa petite fortune, il n'en était pas plus fier ; il se faisait un plaisir d'aller tous les jours dans certains cabarets de son quartier, dont il était l'oracle [...] ». Dans ce texte de sept pages, Louis XVI le convoque à Versailles, afin de lui « [...] parler pour des fourneaux ». Il y est conduit à la cuisine par un roi désireux de faire vérifier lesdits fourneaux, dont l'état inspire à l'artisan ce commentaire peu aimable : « [...] ce n'est pas que je les méprise, mais ils sont faits comme mon cul »... La réputation du Père Duchesne est donc déjà telle qu'elle l'autorise à dialoguer d'égal à égal avec les grands de ce monde, y compris le roi et la reine. Il est ainsi un intermédiaire précieux, prêt à se transformer, le cas échéant, en porte-parole du « peuple ».

gent, attestant la progressive radicalisation politique du héros de papier et de son auteur.

Les formes utilisées pour la mise en scène des dialogues témoignent d'ailleurs eux aussi de la radicalisation de sa prose. Lors des premières visites royales, le Père Duchesne, en citoyen en apparence respectueux du roi des Français, attend d'être convié à venir au château des Tuileries ou d'avoir de Louis XVI un signe en ce sens. Ainsi, il reçoit en septembre 1791 la visite d'un « jeune page » envoyé par le roi, occasion pour Hébert de critiquer la servilité des domestiques⁸, tandis que, en juillet et août, alors que le Père Duchesne était en faction aux Tuileries en tant que membre de la Garde nationale, le roi lui demande directement de venir s'entretenir avec lui⁹. Il est encore convié par le monarque aux Tuileries en novembre 1791¹⁰, puis en mars¹¹ et mai 1792¹², mais la majorité des visites sont vite imposées à Louis XVI par le marchand de fourneaux. Au mieux celui-ci provoque le « hasard » des rencontres, comme en septembre 1791, tour à tour lors d'une promenade dans le jardin des Tuileries (n° 74), puis au sein d'une foule massée devant le château (n° 77), enfin lors d'une représentation à l'Opéra où il parvient à faire remarquer sa présence afin d'être convié pour un entretien (n° 80). Mais le Père Duchesne, au plus fort de son indignation contre la politique menée par

(8) « Qui vous envoie ? Le roi... Le roi ? Que me veut-il encore ? Je n'en sais rien, père Duchesne, vous savez qu'il n'est pas de l'étiquette que sa majesté nous rende compte des commissions qu'elle nous fait faire. Des commissions, tonnerre de dieu, le beau métier que vous faites-là ! Il faut en convenir, foutre, qu'il faut être ce qu'on appeloit autrefois un noble, pour avoir l'ame assez basse, pour faire de son fils un jockey, & pour l'envoyer de si bonne heure faire son apprentissage de servitude. Se peut-il, foutre, qu'un Français, qu'un homme libre, voye sur le dos de son fils l'habit d'un vallet ? Qu'ils viennent tous les rois de la terre, tous les princes récrépis, nous demander nos enfans pour les employer à de pareilles fonctions, nous les rembarrerons de la bonne manière [...] » (n° 73).

(9) En août (n° 69), le ton du Père Duchesne s'est quelque peu apaisé, mais en juillet (n° 61), après la fuite avortée à Varennes et une semaine avant la fusillade du Champ-de-Mars, il était pour le moins méprisant vis-à-vis du roi : « J'attends donc que mon tour de garde arrive, & ce jour-là je profite de l'occasion ; le roi lui-même m'apercevant en faction près de son appartement, me fait signe, après m'avoir reconnue, de lui venir parler » (n° 69) ; « Qui le croiroit ! à moitié sou [saoul], le gros peccata me reconnoît, & pour la première fois depuis sa capture, il rit à plein gosier. Ah, ah, ah, ah ! Le père Duchesne, père Duchesne, je suis bien content de te voir ici ; ah ça, après ta faction, il faut que nous ayons un moment. Volontiers, lui répliquai-je, me promettant en moi-même de lui laver la tête, foutre, & de lui apprendre à vivre » (n° 61).

(10) « Le roi [...] m'envoya chercher pour me consulter » (n° 92).

(11) « [...] père Duchesne, me dit le daron, je t'ai mandé pour te prier de me donner un bon avis » (n° 118).

(12) « Quoiqu'il en soit, foutre, soit par franchise, soit par envie de se foutre de moi, le gros daron des tuilleries m'a fait venir pour me proposer le commandement de l'armée de Rochambeau » (n° 131).

les ministres, sait aussi ne plus prendre de « mitaines »¹³ et aller droit au but afin de « [...] trouver le roi pour l'engager à leur faire la conduite de Grenoble » (n° 91)¹⁴, puis « [...] encore hasard[er] une démarche pour tâcher de faire entendre raison à ce roi, qui, comme une véritable girouette, tourne à tous les vents [car] quand on fait des sottises on n'aime pas à voir ceux qui sont dans le cas de nous les reprocher » (n° 97)¹⁵. Comme il se doit, en juin 1792, les irruptions du Père Duchesne aux Tuileries font encore plus violence à un roi réduit à constater sa présence, qu'il y pénètre d'abord clandestinement pour mieux surprendre les projets contre-révolutionnaires qui s'y trament (n° 138), ou bien qu'il y parade à la tête des manifestants populaires lors de la journée révolutionnaire du 20 juin (n° 146). Quant aux rencontres avec Marie-Antoinette, elles prennent plus vite encore une tournure hostile, puisque l'épouse de Louis XVI n'a pas attendu 1791 pour être la cible de campagnes de dénigrement, loin s'en faut. Si en décembre 1790 (n° 27), le Père Duchesne est convié à rencontrer la reine au moment de la « toilette » de celle-ci, ce qui est en principe un grand honneur dans les usages de la Cour, le récit de l'invitation est déjà plein d'irrespect : « Hier encore, je traversais les Tuileries : me voilà acosté par huit ou dix faquins ; Monsieur Duchesne, me disent-ils, nous avons une grâce à vous demander. Qu'est-ce qu'il y a ? Que voulez-vous ? – Ah ! Monsieur Duchesne, vous ne nous refuserez pas, vous ne refuserez pas la Reine qui désire de vous voir ? – Est-ce qu'elle

(13) « Prendre des mitaines pour dire la vérité, le père Duchesne n'est pas fou pour faire un pareil rôle » (n° 93, novembre 1791). Aujourd'hui, évolution de la mode oblige, cette expression a laissé place à une autre : « prendre (ou non) des gants ».

(14) Cette expression est fréquente dans *Le Père Duchesne*. Elle était en usage dans les sociétés de compagnonnage, sans que l'on en connaisse de façon certaine l'origine et notamment les raisons du choix de la ville de Grenoble (plusieurs versions existent). Lorsque des individus étaient reconnus coupables de vol ou d'autres actes jugés déshonorants, ils étaient chassés par leurs pairs sous les huées et les sifflets, parfois même sous les coups. Hébert la reprend, d'une part, car elle évoque une cérémonie connue des milieux populaires auxquels est destiné son journal, d'autre part, car elle lui permet de fréquentes allusions à tous ceux qu'il conviendrait, selon lui, de chasser au plus vite, comme ici les ministres nommés par Louis XVI (Michel BIARD, *Parlez-vous sans-culotte ?*, *op. cit.*).

(15) Cette « démarche » destinée à faire entendre « raison » à Louis XVI fut encore suivie de quelques autres, telle celle-ci en janvier 1792 : « Tonnerre de dieu, m'écrai-je, ça ne sera pas, le père Duchesne y a regardé. Je m'en vais trouver M. VETO [en majuscules dans le texte], & je vais lui parler de manière à lui faire entendre raison autant qu'il est possible de parler son langage à un pareil être. À l'instant je m'achemine vers le château, & comme j'ai mes grandes entrées, ni plus ni moins qu'un recteur de l'université, on ne me fit pas la sottise de me faire attendre deux heures dans une garde-robe comme les représentants du peuple. Aussitôt que l'huissier de la chambre m'aperçoit, crac, il me prend par le bras, & foutre, dans deux enjambés, le père Duchesne est introduit dans le cabinet secret. Eh bien, père Duchesne, me dit le gros daron ; c'est encore toi ! On ne voit plus que toi & le mauvais tems » (n° 110).

me prend pour une curiosité ? Je l'ai vue plusieurs fois chez son mari, que ne me regardoit elle bien ? ». La visite suivante, en février 1791 (n° 36), prend une autre forme, le Père Duchesne se bornant à relater un entretien imaginaire avec Marie-Antoinette, car il n'est pas parvenu à « [...] entrer au château des Thuilleries, & pénétrer jusque dans le cabinet autrichien [...] » – ces derniers mots étant d'emblée destinés à souligner que la reine ne cesse de trahir la France. Cette fois, le Père Duchesne ne mâche point ses mots et Hébert expose que, si la reine se voit ainsi refuser le respect dû à sa personne, c'est elle-même qui est coupable de cette situation¹⁶. Deux mois plus tard, un « poisson d'avril » donne au marchand de fourneaux l'occasion de s'introduire encore auprès de la reine pour la ridiculiser (n° 45). Hébert a déjà usé de ce procédé du travestissement et va le faire encore de très nombreuses fois¹⁷, mais ledit « poisson d'avril » est particulièrement cruel pour Marie-Antoinette. En effet, grâce à un « anneau merveilleux »¹⁸, qui lui a été donné par un « grand sorcier » et lui a permis de prendre diverses apparences pour duper tour à tour et en autant de petites scènes « les Aristocrates de la Cour, de l'Assemblée Nationale & de la Municipalité [...] », le héros d'Hébert est instantanément « [...] métamorphosé sous les traits de la plus célèbre tribalde de l'univers, de la ci-devant duchesse de Polignac »¹⁹. L'amie et confidente de la reine avait quitté la France avec sa famille aux lendemains de la prise

(16) « Si nous avons paru quelquefois passer les bornes de la politesse, c'est qu'elle a passée celles de la bonté, qui doit être le caractère d'une reine des Français, au moins, c'est ce qu'on nous a dit ».

(17) Y compris pour approcher le roi et/ou la reine. Ainsi, en avril 1792 (n° 125), le Père Duchesne se déguise en médecin de la reine et se rend aux Tuileries pour diagnostiquer chez la malheureuse une « indigestion du fromage qu'elle a mangé » (« manger du fromage » signifie alors « éprouver un dépit secret, s'impatisser, être extrêmement contrarié, sans pouvoir faire éclater son mécontentement » [cf. Michel BIARD, *Parlez-vous sans-culotte ?*, op. cit.]). La scène est répétée en novembre 1792 (n° 192), cette fois dans la prison du Temple où sont détenus les époux royaux déchus. En ce même mois, le Père Duchesne rend aussi visite à Louis Capet en prenant l'apparence d'un prêtre venu le confesser (n° 187). L'utilisation littéraire du travestissement n'est en rien une nouveauté inventée par Hébert. Nombre d'autres auteurs, et non des moindres, ont eu recours à ce procédé bien avant lui, comme c'est d'ailleurs également le cas pour diverses formes littéraires présentes dans son *Père Duchesne* (sur ce point, voir Béatrice DIDIER, *Écrire la Révolution, 1789-1799*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 103-118).

(18) Évident écho de l'« anneau mystérieux de Cucufa », grâce auquel le sultan Mangogul peut devenir invisible, être transporté instantanément où il le souhaite, et surtout faire parler les « bijoux » (le sexe) des femmes de sa Cour (Denis DIDEROT, *Les Bijoux indiscrets*, 1748).

(19) Le mot « tribade » désignait une « femme impudique, amoureuse d'un autre de son sexe » (*Dictionnaire de Furetière*), ce que le *Dictionnaire de l'Académie* commentait à sa façon : « Femme qui abuse d'une autre femme. On évite ce mot ». Hébert est, lui, loin de l'éviter ! Il lui ajoute souvent une lettre et l'orthographe ainsi « tribalde ». Est-ce là une simple coquille orthographique ou typographique ? Ou bien s'agit-il de renforcer l'injure en évoquant l'aspect « tribal » du

de la Bastille²⁰, craignant de devenir une cible de choix car la *vox populi* prêtait aux deux femmes des relations sexuelles « coupables ». Son apparition inattendue bouleverse Marie-Antoinette et Hébert a beau jeu d'écrire qu'il « [...] passe tous les transports de joie de cette entrevue [...] », laissant donc libre cours à l'imagination de ses lecteurs quant aux « caresses » contre nature échangées par les deux femmes. Hélas pour la reine, une fois qu'elle a exposé à sa tendre confidente « [...] tous ses plans de contre-révolution [...] », la bouche délicieuse et tentatrice de la duchesse disparaît pour laisser place à celle du Père Duchesne, enfumée par son éternelle pipe. La reine bredouille qu'elle est « confuse » et ne parvient pas à amadouer le héros populaire, prompt à lui couper la parole : « Je t'en prie, père Duchesne, ne réveille pas... Oh tout au contraire, foutez, je m'en vais tout de ce pas amuser tous mes amis de l'aventure, & sur le coup de tems je prends mes jambes à mon col & vais chercher d'autres dupes ». En décembre 1792 (n° 194), dans un tout autre contexte, Hébert a une seconde fois recours à cette même ruse, la duchesse de Polignac rendant alors visite à Marie-Antoinette dans sa prison. Pour cette deuxième occasion de retrouvailles, la plume d'Hébert ne se contente plus d'un modeste poisson d'avril hors saison, car ce sont tous les péchés de la reine déchue que le Père Duchesne entend lui faire exposer, et, comme il se doit, sans lui donner l'« absolution ». Aussi la mise en scène est-elle davantage propice aux fantasmes sexuels : « Sans me parler, elle se jette dans mes bras, me serre dans les siens et couvre ma face empruntée, de baisers lascifs. Ah qu'elle supplie, foutez, que de recevoir de pareilles caresses [...] pendant cette maudite accolade, peu s'en est fallu qu'au lieu de lui rendre baiser pour baiser, elle n'ait reçu sur sa face bourgeonnée tous les demis-septiers que je m'étois passé dans le jour par le gosier ».

Comme si ce flot de calomnies ne suffisait pas, Hébert inverse aussi l'arme du travestissement pour, encore et toujours, ridiculiser la reine puis le roi. En mars 1792 (n° 119), Marie-Antoinette s'abaisse à quitter secrètement les Tuileries, la tête recouverte d'un grand voile blanc qui lui donne un aspect fantomatique, pour se rendre dans la boutique du Père Duchesne. Situation carnavalesque de monde à l'envers, ce n'est plus le petit qui se rend chez le grand pour lui donner d'humbles conseils, c'est ce dernier qui se déplace et vient en consultation chez celui qui aura peut-être quelques réponses à ses questions. Au-delà de l'oubli de la hiérarchie

groupe de femmes rassemblé autour de Marie-Antoinette (Michel BIARD, *Parlez-vous sans-culotte ?*, *op. cit.*) ?

(20) Elle ne devait plus y revenir et mourut en Autriche, à Vienne, en 1793.

et des conditions sociales, la reine est également stigmatisée en tant que femme. En effet, à peine a-t-elle pénétré dans la boutique du marchand de fourneaux que le Père Duchesne la prend pour une « pratique » (une cliente) qui a « [...] quelque tuyau dérangé »... et, si la nature dudit « tuyau » n'est pas précisée, Jacqueline, la femme du Père Duchesne, ne s'empresse pas moins d'ajouter un commentaire une fois de plus sexué : « Il faut que vous soyez une bougresse bien dévergondée pour oser venir chez le père Duchesne, après les coups de chien que vous lui avez fait ». Quant à Louis XVI, il a également droit à un traitement proche, en février 1792 (n° 111). Comme il s'est toujours plaint de mal connaître le peuple de Paris et donc de ne pas réussir à le comprendre, le Père Duchesne lui donne l'occasion d'une longue promenade dans les rues, déguisé en « fort de la halle » (« Le costume lui alloit à ravir, & il sembloit être véritablement à sa place »). Naturellement, des « commères » ont tôt fait de distinguer l'aristocrate travesti et même de trouver qu'« il ressemble comme deux goûtes d'eau à m. VETO [en majuscules dans le texte] », puis de faire siffler ses oreilles en qualifiant le roi de « franc benet », d'« ingrat », de « foutu roi de carreau »... et le seul exercice positif de la journée du pauvre Louis consiste finalement à « [...] pomp[er] la goutte, car c'est ce qu'il fait de mieux [...] ».

Enfin, l'oubli des hiérarchies sociales et du respect dû au couple royal est également flagrant dans la manière dont le Père Duchesne soigne sa personne avant de se rendre aux Tuileries, puis surveille ou non son langage. Et, là encore, les premières visites ne ressemblent pas aux suivantes. En décembre 1790 (n° 27), le marchand de fourneaux hésite d'abord à accepter l'invitation de Marie-Antoinette, car les émissaires envoyés auprès de lui l'ont surpris en plein travail : « Mais, mon brave, je suis en veste²¹, que voulez-vous que je foute de ces deux tuyaux de poêle que j'allois placer ? – Bon, bon, reprend un autre, un patriote comme vous est toujours bien, venez, venez, père Duchesne ». Puis, faisant le récit de l'entretien qu'il a eu avec la reine à sa toilette, le héros éponyme du journal d'Hébert tient à observer : « [...] qu'on sache seulement que je parlai plus d'une demi heure, sans lâcher un seul bougre, un seul foutre, ce qui me coûta beaucoup : enfin le respect veut... ». En août et septembre 1791, de nouveau invité à se rendre auprès des époux royaux, le Père Duchesne relate ainsi ses préparatifs : « [...] Je retappe donc un petit brin ma per-

(21) Le mot doit être entendu au sens de « veste d'ouvrier », c'est-à-dire d'un vêtement de travail.

ruque, je peigne ma moustache, & après avoir endossé mon habit maron, voilà que je m'achemine sur le champ vers les thuilleries » (n° 71) ; « Je fais signe à ma vieille [vieille] de m'apporter ma perruque, mon chapeau et mon habit des dimanches, & crac, en deux tours de main, me voilà propre comme un lapin ; je prends mes deux jambes à mon col, & dans quelques minutes, foutre, j'arrive au château » (n° 73). En revanche, en mai 1792, le soin mis à sa toilette n'est plus de mise et l'irrespect pour les codes vestimentaires prouve là encore que c'est désormais au roi des Français de soigner son apparence pour rendre hommage aux plus humbles citoyens : « Je quitte donc mes fourneaux pour m'acheminer vers le château. Qu'on ne croie pas, foutre, que j'en fais pour cela plus grande toilette. Autrefois il auroit fallu retapper ma perruque, prendre mes grandes manchettes et endosser l'habit maron pour se présenter à la cour ; mais, aujourd'hui, un bougre comme le père Duchesne peut aller par-tout la tête haute, et lorsqu'il va donner des bons avis à M. veto, c'est à M. veto à faire des façons et à le recevoir comme il le mérite. Je me présente donc avec mon habit de fatigue²². Eh, foutre, en est-il un plus honorable que celui-là ? » (n° 137). Cultiver les apparences est donc bel et bien toujours tout un art, mais l'inversion de la hiérarchie est flagrante, la Révolution ayant en quelque sorte anobli l'« habit de fatigue ».

La mise en scène de ces visites, les quiproquos et l'usage du travestissement, les changements apportés dans le costume des « acteurs » qui dialoguent... ce sont là autant de signes prouvant que la plume d'Hébert aime à s'inspirer du théâtre. D'ailleurs, au fil du temps, il modifie aussi les décors inventés pour les rencontres du Père Duchesne et des époux royaux. Si plusieurs échanges ont lieu aux Tuileries, sans que le lieu de l'entretien soit davantage précisé, d'autres soulignent la capacité du Père Duchesne à s'introduire au cœur du pouvoir exécutif, là où les discussions peuvent avoir lieu dans une intimité destinée à en préserver le secret. Or, par ce simple changement de décor, Hébert prouve à ses lecteurs que le héros populaire dévoile justement ce qui devrait demeurer secret. Tour à tour, le Père Duchesne est donc introduit dans l'« appartement du roi » (n° 73, n° 137), le « boudoir » de la reine (n° 115, n° 136), son « cabinet de toilette » (n° 27-1790), d'autres « cabinets » encore (n° 71, n° 80), voire « *le cabinet secret* » (n° 110). Et, afin que tout lecteur soit convaincu de l'importance desdits décors, Hébert place même ce commentaire dans

(22) Cette expression, aujourd'hui largement oubliée, est bien sûr l'antonyme d'« habit du dimanche ».

la bouche de son personnage : « Quand tout le monde fut parti, j'allai donc trouver le roi, non pas dans la salle du trône, ni dans la salle du conseil ; ce n'est pas-là, foutre, qu'on parle ordinairement à cœur ouvert. Toutes les belles paroles dites en public, toutes les promesses apprêtées ne valent pas deux mots de bonne amitié dans un tête à tête » (n° 77).

Au cours de ces dialogues, le vocabulaire employé et les idées politiques avancées attestent, eux aussi, la progressive radicalisation d'Hébert. Les surnoms attribués au roi et à la reine en portent déjà témoignage. Les mots « daron » et « daronne », employés dès 1790, peuvent à la rigueur être initialement compris comme la marque d'une familiarité qui n'empêche pas le respect. Le Père Duchesne lui-même le dit au printemps 1791, Hébert avouant d'ailleurs explicitement au passage ses emprunts au théâtre : « J'arrive donc aux Tuileries ; mais, foutre, je ne me permis pas de me familiariser avec le daron, *ni de lui jouer aucune pièce* [souligné par moi], non-seulement, à cause du respect qu'on lui doit, mais parce qu'il y auroit conscience avec un si bon homme » (n° 45). En revanche, d'autres qualificatifs sont nettement plus méprisants. En juillet 1791, encore sous le coup de la fuite avortée à Varennes, le numéro 61 du *Père Duchesne* comprend une véritable liste d'insultes²³ : le « viédase », le « capon », le « foutu butor », « le gros peccata », le « bougre de lâche », le « foutu tartuffe », la « bougre de bête », le « plus scélérat, le plus abominable des hommes », le « vil parjure », l'« ivrogne »... Marie-Antoinette étant de son côté traitée d'« infernale furie », de « garce d'Autrichienne », de « tigresse », de « Messaline », ou encore de « putain » et de « chienne » en chaleur²⁴. En septembre et dans les mois qui suivent, l'adoption de la Constitution bride quelque peu l'imagination d'Hébert et Louis XVI redevient le « daron », le « gros sire », le « gros Louis » ou encore le « gros bourgeois », sobriquets peu aimables certes, mais toute-

(23) Pour tous ces mots, cf. Michel BIARD, *Parlez-vous sans-culotte ?*, op. cit. Cette vision du roi désormais noircie par Hébert a bien sûr déjà fait l'objet de commentaires de la part des historiens (cf. les nombreux travaux de Jacques Guilhaumou sur *Le Père Duchesne*, mais aussi ceux d'Annie Duprat sur l'altération progressive de l'image royale. Pour une comparaison du journal d'Hébert avec un autre *Père Duchesne* en 1791, celui de Jumel, voir Ouzi ELYADA, « La représentation populaire de l'image royale avant Varennes », *AHRF*, 1994, n° 3, p. 527-546. Du même auteur, voir sa thèse, inédite : *Manipulation et théâtralité. Le Père Duchesne, 1788-1791*, EHESS, 1985).

(24) « Tout-à-coup changeant de figure, l'infernale furie devient folâtre & coquine, ni plus ni moins que ses pareilles qui habitent la rue du Pélican : elle va près de son gros jean-foutre, & fait mille singeries pour le réveiller. À califourchon sur ses genoux, tenant d'une main une bouteille ; & de l'autre, lui caressant sa face cornue, elle lui verse le vin à foison, & le lèche comme une chienne chaude ».

fois bien éloignés de la précédente bordée d'injures. Mais, d'un été à l'autre, le Père Duchesne sait conserver son vocabulaire injurieux pour le replacer dans sa bouche au moment opportun, aussi, en août 1792 (n° 164), Louis XVI devient à nouveau « un âne bête », un « gros cochon lardé », un « échappé des petites maisons », un « cafard, ivrogne, crapuleux, traître, faussaire »... bref, le « foutu roi de Coblenz » que le peuple a enfin mis à la raison (n° 175).

Pourtant, ce n'est pas faute que le Père Duchesne se soit échiné à essayer de lui donner de « bons conseils » et à tenter de le convaincre de soutenir la Révolution. En effet, au cours de la plupart de ses visites royales, le Père Duchesne revient sans cesse avec la même tirade à la bouche, comme si la confiance placée dans la personne de Louis XVI était si fragile qu'elle entretenait, sous la plume d'Hébert, une sorte de comique de répétition : le roi est bon et les citoyens français sont tout prêts à l'aimer, mais hélas il est la dupe de sa femme, de ses frères, de son entourage... Hébert reprenant ici à son compte le vieux mythe du roi trompé, du souverain ignorant des réalités et qui, une fois éclairé sur les noirs desseins de son entourage, n'hésitera plus à tout faire pour le bonheur des Français. Seule la reine est d'emblée considérée comme une femme vouée corps et âme à la Contre-Révolution²⁵, et, sous la plume d'Hébert, elle endosse définitivement le rôle d'un bien méchant personnage, de ceux qui deviennent si réputés auprès des spectateurs que leur simple apparition sur une scène théâtrale déclenche lazzi et injures. Passées les diatribes de juillet 1791 contre toute « la bougre de race » des Capet et l'espoir vite déçu d'une déchéance du roi²⁶, le Père Duchesne

(25) Tout au plus le Père Duchesne est-il, en décembre 1790, encore enclin à quelque mansuétude. Relatant les « [...] détails des vérités qu'il lui a apprises, et les bons conseils qu'il lui a donnés », mais aussi les promesses faites par Marie-Antoinette (« Elle me promet de tout faire pour le bonheur des Français »), le marchand de fourneaux livre l'appréciation suivante : « Tant est que la Reine fut enchantée de notre conversation » (n° 27). Semblable optimisme ne résiste cependant guère longtemps et, lorsque le Père Duchesne se prend ensuite à imaginer un dialogue avec la reine, en février 1791, il reconnaît encore qu'elle est abusée par son entourage, tout en estimant qu'elle développe « [...] tout le caractère des Frédegonde, des Médicis [...] » (n° 36). Et deux mois plus tard, en avril, déguisé en duchesse de Polignac, il affirme lui avoir arraché, grâce à ce subterfuge, ses véritables sentiments : « Je sus donc combien elle haïssait, maudissait toute la nation ! combien elle auroit désirée pouvoir foutre le feu à tous les coins de Paris, & nous voir tous griller comme des harens sort ! combien elle auroit été charmée que cent barils de poudre eussent fait sauter en l'air toute l'assemblée nationale » (n° 45).

(26) Le numéro 61 du *Père Duchesne* rapporte notamment ce dialogue entre le roi et le héros populaire : « Téméraire, répond l'ivrogne, souviens-toi que tu parles à ton roi ; toi, mon roi, tu ne l'es plus, tu ne l'es plus, tu n'es qu'un lâche déserteur ; un roi doit être le père du peuple, et non pas son bourreau. La nation rentrée dans ses droits ne sera pas assez jean-foutre pour reprendre un

reprend donc le chemin des Tuileries pour tenter de convaincre Louis XVI, non sans répugnance à l'idée de revenir en ces lieux²⁷. Mais, si l'idée d'une conciliation lui est toujours chère, au nom de la défense de la Constitution, la menace fait son apparition, même si elle est encore quelque peu voilée dans cet échange entre le roi et le Père Duchesne, de garde aux Tuileries : « Eh bien père Duchesne, me dit-il en riant à pleine gorge, es-tu encore en colère ? Oui, foutre, répliquai-je, je ne cesserai d'y être tant que je verrai la nation en danger. Eh mais père Duchesne, est-ce encore contre moi ? Oh, foutre, il ne tient qu'à vous que nous redevenions aussi ami que nous l'étions par le passé ; vous n'avez qu'à aller de franc jeu... [...] La révolution d'Angleterre a fait tomber sur l'échaffaud une tête couronnée. Bien loin d'imiter ces excès, nous les avons eu en horreur ; nous n'avons voulu devenir libre, que pour chasser les scélérats qui empoisonnent votre vie [...] Voilà l'acte qui va nous lier ou nous délier pour jamais. Vous êtes libre de l'accepter ou de le refuser [...] soyez le plus vil des hommes ou le plus grand des rois, voilà notre dernier mot, foutre »²⁸. Si le régicide n'est évoqué que pour être décrit comme un acte supposé faire horreur aux Français, sa mention ne saurait toutefois être innocente et l'exemple de Charles I^{er} revient ensuite plusieurs fois sous la plume d'Hébert. Cela étant, désormais, les rencontres entre le Père Duchesne et le roi offrent un spectacle très répétitif. Louis XVI souhaite savoir ce que pense son interlocuteur et lui demande quelle opinion a de lui le peuple de Paris. Le Père Duchesne se lance alors dans de longs monologues qui aboutissent presque toujours à une seule et même conclusion : si le roi veut conserver son trône, il doit soutenir la Constitution ;

capon tel que toi ; toi roi ? tu n'es pas même citoyen, & tu seras trop heureux si, pour avoir voulu faire égorger des milliers d'hommes tu ne laisse pas ta tête sur un échaffaud [...] D'un bout de la France à l'autre, il n'y a qu'un cri contre toi, contre ta foutue messaline, contre toute ta bougre de race. Plus de Capet, voilà le cris de tous les citoyens [...] ».

(27) « [...] je me suis encore hasardé à aller à cette cour où j'avois pourtant juré de ne foutre jamais le pied ; et moi-même, j'ai voulu présenter à Louis XVI, cette constitution qu'on viendra lui apporter dans quelques jours avec plus de cérémonie [...] » (n° 69, août 1791). Hébert reprend encore cette idée en mars 1792 : « J'avois juré de ne plus foutre le pied chez Monsieur VETO [en majuscules dans le texte], & sur-tout de ne plus parler à sa femme avec laquelle j'avois rompu la paille » (n° 115). Ce dernier numéro s'ouvre par la « grande colère du Père Duchesne contre Madame VETO [*id.*], qui lui a offert une pension sur la liste civile pour endormir le Peuple & le tromper, afin de rétablir la Noblesse & de ramener l'ancien régime ». Le marchand de fourneaux y déclare à la reine : « Allez vous faire foutre, chez des scélérats pour endormir le peuple. Le père Duchesne lui restera fidèle : vaincre ou mourir, voilà ma devise ». En fait de « rompre la paille », Hébert faillit se retrouver « sur la paille », puisqu'il fut aussitôt interpellé et conduit devant un juge (sur cet épisode, cf. Gérard WALTER, *Hébert [...], op. cit.*, p. 79-81).

(28) N° 69.

sinon, le peuple lui rappellera qui détient la souveraineté et renversera la monarchie²⁹. Invariablement, Louis XVI donne alors des assurances réitérées de sa fidélité... et, tout aussi invariablement, le Père Duchesne lui rappelle qu'il a tout intérêt à respecter sa parole, sans quoi il sera alors contraint de se souvenir « [...] que *le Français est extrême en tout*³⁰, dans l'amitié comme dans la haine [...] »³¹. Puis, peu à peu, Hébert introduit dans le récit des visites royales de son Père Duchesne certains des proverbes qu'il aime à employer dans son journal, tout comme il ne cesse de parsemer sa prose de ses célèbres jurons, et ces proverbes témoignent eux aussi de la méfiance grandissante du héros populaire vis-à-vis des promesses de Louis XVI : « On a beau laver la tête d'un nègre, dit le proverbe, on y perd son savon »³² ; « Qui trop embrasse mal étreint, dit le proverbe, à force de veto, M. *Veto* pourroit bien à la fin lasser la patience du peuple, & ceux-là qui l'ont fait pourroient bien le foutre à l'ombre »³³. Incarcérer le roi déchu ? L'exiler ? Ou bien le mettre à mort ? Là encore, les mots du Père Duchesne évoluent au gré des maux imputés à la politique royale. Si, en septembre 1791, Hébert met encore dans la bouche du roi une tirade qui suggère de manière explicite que sa vie ne sera jamais menacée³⁴, quelques semaines plus tard, une autre rencontre entre les deux person-

(29) « Une fois pour toutes, foutez-vous donc bien dans la tête, que nous ne vous avons laissé la couronne que pour nous, & non pas pour vos menus plaisirs ; nous avons pensé que vous feriez notre bonheur en usant avec sagesse du pouvoir que nous vous avons confié. Nous ne serons point ingrats si vous secondez notre espérance ; vous savez, foutre, si le Français aime ceux qui lui font du bien ! mais, foutre il déteste les traîtres & les jean-foutres » (n° 74, septembre 1791) ; « Prenez y garde, foutre, vous jouez gros jeu. Tant que vous serez cordialement l'ami du peuple, foutre, vous serez tranquille & heureux ; mais malheur à vous, si vous nous foutez dedans. Régnerez par la justice, sinon, foutre, vous nous pousserez à bout, & nous verrons si la nation souveraine se laissera encore opprimer par celui qu'elle paye si cher pour la défendre ; marchez droit, foutre, ou nous vous prouverons que le roi doit être le premier sujet & le plus soumis à la loi » (n° 97, novembre 1791) ; « [...] si la nation vous a pardonné tant de fois, sa patience est à bout ; nous savons que vous êtes la seule & unique cause de tous les maux que nous souffrons [...] Encore un ou deux VETO [en majuscules dans le texte] & vous connoîtrez si ce peuple est aussi bête que vous le pensez [...] à la fin, la Nation pourrait bien aussi foutre votre trône en canelle » (n° 110, janvier 1792).

(30) C'est moi qui souligne.

(31) N° 80, septembre 1791.

(32) N° 97, novembre 1791 (sur ce proverbe, cf. Michel BIARD, *Parlez-vous sans-culotte ?*, *op. cit.*).

(33) N° 110, janvier 1792.

(34) « J'ai connu mon erreur, père Duchesne, j'avais été indignement trompé par des hommes perfides, qui quoique mes amis en apparence, sont plus mes ennemis que ceux du peuple. Oui, père Duchesne, j'ai rougi du rôle infâme qu'ils m'ont fait jouer, j'ai été désespéré d'avoir trahi un peuple qui n'a cessé de me combler de bienfaits, même après les fautes que j'ai commises [...] on a traité devant moi les parisiens de canibales qui retenoient leur roi prisonnier, pour l'assassiner bientôt comme mon bon ayeul Henri IV, ou pour le faire périr comme le roi Charles I. J'ai connu combien les français sont éloignés de pareilles horreurs [...] » (n° 77).

nages évoque le sort autrefois réservé à certains rois qui ont été comme Louis XVI « [...] le jouet des ministres & des putains [...] »... les uns ont été écartés du pouvoir et enfermés dans des monastères, « [...] les autres ont été envoyés ad patres par leurs femmes & leurs frères [...] ». Et Hébert ajoute cette conclusion dans laquelle le « nous » et le « vous » pèsent très lourd : « [...] Un bon averti en vaut deux. Prenez garde à nous, prenez garde à vous, c'est le père Duchesne qui vous le dit, foutre »³⁵.

Une fois le trône renversé en août 1792, le Père Duchesne peut laisser éclater sa haine contre le couple royal, cette haine qu'il tentait encore de contenir quelques mois auparavant³⁶. Les visites royales se transforment en descriptions de la « ménagerie royale » emprisonnée au Temple, toutes plus odieuses les unes que les autres. Le roi déchu est, plus que jamais, tenu pour un incapable, un impuissant, un gros « cochon » qui ne réalise même pas dans quelle situation il a fini par se retrouver, faute d'avoir écouté les « bons conseils » du Père Duchesne. Le rôle joué par Marie-Antoinette est toujours celui qu'elle occupait au cours des précédentes visites du marchand de fourneaux. « Putain couronné », « odieuse mijaurée » pleine de haine contre la Révolution et d'arrogance envers ses geôliers, elle conspire encore au fond de sa prison, appelant chaque jour de ses vœux des flots de sang versé et la destruction de la France. Et, comme il se doit, elle enrage de constater la soumission de son époux, qui ne pense qu'à manger et à boire³⁷, à tel point que sa seule interrogation quant au salut de son âme consiste à demander comment il pourrait éviter d'aller dans un enfer dépourvu de vin et donc d'autant plus... infernal³⁸. Du registre de la comédie, voire du drame « bourgeois », Hébert passe alors sans peine à la tragédie, mais à une tragédie qui doit être fêtée par les « sans-culottes » comme le Père Duchesne l'exprime devant Marie-Antoinette, après l'avoir dupée. Se faisant passer pour son médecin attitré et après avoir constaté qu'elle souffrait d'« [...] une violente indigestion

(35) N° 91, octobre 1791.

(36) Le numéro 146 du journal, relatant la journée du 20 juin 1792, met en scène un Père Duchesne qui envahit les Tuileries à la tête des manifestants, mais affirme encore devant le roi acculé par la foule dans un coin de ses appartements : « [...] n'ayez pas peur ! Ce peuple que vous outragez par vos soupçons, est incapable de vous faire le moindre mal ».

(37) « Quand à moi je m'en bats l'œil ; on boit et on mange ici comme à Versailles. Je me fous du trône et de la couronne, c'est de la viande creuse ; mais ce qui est bon, ce qui est solide, c'est une bonne table bien servie et une cave bien garnie » (n° 166, août 1792).

(38) Au Père Duchesne, changé en prêtre par la grâce de son anneau magique, il rétorque : « Que deviendrais-je si j'étais damné ? Dans le royaume de Lucifer il n'y a pas de vin ; révérend père, comment passer l'éternité dans [un] royaume où il n'y a pas de vin, j'aimerais mieux mille fois cette maudite tour, dans laquelle du moins on mange et on boit » (n° 187, novembre 1792).

de révolution », le héros d'Hébert finit par tomber le masque, ce qui a pour effet immédiat l'évanouissement de la ci-devant reine : « [...] Quand sa pamoison fut passée, je lui dis femme du diable, tu nous as trop mis dedans pour que nous soyons dupes de tes singeries, soit que tu crèves sur ton châlît ou que tu aie le siflet coupé c'est égal, le jour de ton trépassement sera un jour de fête, foutre »³⁹.

Au début de cette année 1792, Hébert avait mis à profit la tradition des « étrennes » offertes au nouvel an pour que son Père Duchesne apporte à Louis XVI et Marie-Antoinette des présents qui leur soient utiles, et donc qui soient aussi bénéfiques au royaume de France (n° 104). Au « gros daron », le marchand de fourneaux avait apporté « un bon nerf de bœuf », afin qu'il le remplace dans le maniement du fouet « patriotique » et puisse faire enfin marcher droit ses ministres. À « madame la mijorée », il offrait des dragées « [...] de [sa] façon [...] composées d'une grande dose d'humanité, de beaucoup de vertu, de sagesse, de modestie, de probité, de droiture, de raison, de sensibilité, d'amour du peuple ». Si Hébert espérait encore que le roi change d'attitude, les dragées offertes à la reine n'étaient destinées qu'à faire rire ses lecteurs, persuadés qu'elles auraient tout au plus l'effet d'un placebo. Même s'il avait tempéré ses audaces de l'été 1791, comme la plupart de ceux qui avaient alors réclamé l'instauration d'une république, Hébert était pour le moins dubitatif devant le comportement du couple royal et, à l'instar d'autres journalistes, il dénonçait la corruption menée grâce aux fonds de la liste civile⁴⁰. La déclaration de guerre en avril 1792 et ses conséquences immédiates, l'aggravation des discordes politiques et des troubles sociaux, la menace grandissante de l'anti-Révolution et de la Contre-Révolution, les tensions religieuses de plus en plus exacerbées, enfin l'utilisation du droit de veto par Louis XVI ne pouvaient point sérieusement donner à Hébert l'espoir que ce dernier fasse un bon usage du « nerf de bœuf » patriotique. C'est pourquoi son Père Duchesne bascula peu à peu, oubliant modération et

(39) N° 192, novembre 1792.

(40) À plusieurs reprises, il affirme que la reine a voulu acheter sa plume, ce qui lui permet bien sûr de dénoncer au passage certains autres journalistes comme des hommes corrompus par la Cour. En juin 1792 (n° 138), après que le Père Duchesne eut surpris les propos contre-révolutionnaires de la reine et de son entourage, elle découvre sa présence et lui propose ainsi de devenir amis. La réaction est immédiate : « Nous, amis ! nous, foutre ! Je veux être condamné à l'eau toute ma vie si j'y consens ». Quiconque connaît l'impressionnante capacité du Père Duchesne à vider force bouteilles de vin, de « parfait amour » et autre « sacré chien », réalisera à quel point semblable condamnation équivalait pour lui à la peine capitale.

désir de conciliation. Doit-on dès lors se borner à constater que ce processus de radicalisation est le simple fruit de la politique des adversaires de la Révolution, et qu'Hébert pense ici davantage en termes de réaction qu'en action ? Ce serait oublier qu'opposants et partisans de la Révolution sont liés par ce même processus, que la plume d'Hébert a aussi contribué à ce que le dialogue politique devienne plus tendu et que sa violence langagière n'est pas étrangère au déchaînement de violences plus concrètes (notamment dans l'été 1792).

Écho du mouvement populaire tout autant que véritable porte-parole, le Père Duchesne n'a été enclin à la modération que pendant l'espace de quelques mois, avant les cassures irréversibles de 1791, lorsque le rêve de la concorde et du triomphe de la Révolution sur ses opposants par la seule force de la raison pouvait encore sembler d'actualité. Peut-on dès lors considérer qu'il se radicalise à partir de l'été 1791, ou doit-on, comme le fait Antoine Agostini, dater la véritable rupture de l'été suivant ? Il me semble que, d'un été à l'autre, les visites du Père Duchesne au roi et/ou la reine montrent justement que le passage de la modération à la radicalisation est tout sauf brutal, comme si Hébert lui-même avait mis des mois, non à se « débadauder », mais à abandonner tout espoir vis-à-vis du roi et du pouvoir exécutif, même ténu, et à se convaincre de ce que la Constitution de 1791 ne pourrait pas fonctionner dès lors que l'une de ses composantes fondamentales ne la soutenait pas. Ces hésitations, cette prudence politique, toutes ces visites du Père Duchesne tour à tour présentées comme étant celle de la dernière chance prouvent, si besoin était, qu'Hébert a mis du temps à se convertir à l'idée d'une « seconde révolution ». Mais il est vrai que d'autres exemples, à commencer par celui de Robespierre, attestent que l'espoir mis dans la Constitution de 1791, en dépit des critiques sur tel ou tel point, a été long à se dissiper.

Michel BIARD

GHRis - Université de Rouen
61 rue Lord Kitchener
76600 Le Havre
biard.m@wanadoo.fr

Les visites royales du Père Duchesne (décembre 1790 - décembre 1792⁽⁴¹⁾)

N°	Date	Titre abrégé du numéro	Forme de l'entretien
27	Décembre 1790	Le Père Duchesne à la toilette de la reine [...]	Le Père Duchesne est invité par la reine à se rendre aux Tuileries
36	Février 1791	Les bons avis du Père Duchesne à la femme du roi [...]	Le Père Duchesne s' imagine aux Tuileries, en train de donner des conseils à la reine
45	Avril 1791	Le poisson d' avril du Père Duchesne [...]	Le Père Duchesne déguisé en duchesse de Polignac se rend aux Tuileries et abuse la reine
61	Juillet 1791	Grande colère du Père Duchesne et sa grande dispute avec le ci-devant roi [...]	Le Père Duchesne est de garde aux Tuileries, le roi le reconnaît et un dialogue a lieu entre eux
69	Août 1791	La Constitution présentée au roi par le Père Duchesne [...]	Le Père Duchesne, de garde aux Tuileries, est invité par le roi à venir lui parler
71	Août 1791	Entretien bougrement intéressant du Père Duchesne avec la femme du roi	La reine ayant appris que le Père Duchesne avait vu le roi [n° 69], elle l' invite à venir la voir à son tour aux Tuileries
73	Septembre 1791	Le rendez-vous donné par le roi et la reine au Père Duchesne [...]	Le Père Duchesne est convié par le roi à se rendre aux Tuileries pour un entretien
74	Septembre 1791	La promenade du Père Duchesne aux Tuileries ; sa rencontre avec le roi [...]	Le Père Duchesne rencontre le roi au « hasard » d' une promenade aux Tuileries
77	Septembre 1791	Grande joie du Père Duchesne. Son grand discours au roi [...]	Le roi apercevant le Père Duchesne dans la foule aux Tuileries l' invite à venir lui parler dès que tout le monde sera parti
80	Septembre 1791	Le tête-à-tête du Père Duchesne avec la reine [...]	Au cours d' une représentation à l' Opéra, la reine remarque le Père Duchesne et le convie à un entretien aux Tuileries
91	Octobre 1791	Grande colère du Père Duchesne [...] Sa grande visite au roi [...]	Le Père Duchesne se rend aux Tuileries, sans y être invité, pour dialoguer avec le roi
92	Novembre 1791	Le <i>De Profundis</i> des aristocrates ou la grande joie du Père Duchesne, nommé par le roi ministre des Affaires étrangères [...]	Le roi convoque le Père Duchesne aux Tuileries et le nomme ministre

(41) Au-delà de cette date butoir, le Père Duchesne rencontre encore Marie-Antoinette dans sa prison, de même qu' il rend visite à d' autres captifs, tels Custine ou les Brissotins, pour les narguer et surtout pour leur faire avouer leurs « crimes ». Notons toutefois que, une fois passés le procès et l' exécution de Louis XVI, Hébert tend à mépriser et délaisser la reine déchuée, attendant l' été 1793 avant de remettre en scène ces visites qu' il avait multipliées en 1790-1792.

N°	Date	Titre abrégé du numéro	Forme de l'entretien
93	Novembre 1791	Grande colère du Père Duchesne [...] Sa grande dispute avec la femme du roi [...]	Le Père Duchesne, nommé ministre, s'entretient aux Tuileries avec le roi et la reine
97	Novembre 1791	La Grande colère du Père Duchesne contre le roi [...]	Le Père Duchesne se rend aux Tuileries, sans y être invité, pour dialoguer avec le roi
100	Décembre 1791	Grande colère du Père Duchesne [...] grand discours du Père Duchesne au roi [...]	Aux Tuileries, le Père Duchesne se place sur le passage du roi après dîner, afin de lui parler, et celui-ci l'invite à un entretien
104	Janvier 1792	Les visites du Père Duchesne à l'Assemblée nationale, au roi, à la reine [...]	À l'occasion du nouvel an, le Père Duchesne, sans y être convié, se rend aux Tuileries pour y voir le roi et la reine
110	Janvier 1792	La visite du Père Duchesne au roi [...]	Le Père Duchesne se rend aux Tuileries, sans y être convié, pour dialoguer avec le roi
111	Février 1792	Grand miracle opéré sur M. Veto par le Père Duchesne [...]	À l'invitation du roi, le Père Duchesne l'accompagne dans Paris, afin que, déguisé en fort de la halle, il puisse mieux connaître le peuple de la capitale
115	Mars 1792	Grande colère du Père Duchesne contre madame Veto [...]	Le Père Duchesne est convié par la reine à se rendre aux Tuileries pour un entretien
118	Mars 1792	Grande colère du Père Duchesne en apprenant que le roi l'a nommé ministre des Affaires étrangères [...]	Le Père Duchesne se rend aux Tuileries à l'invitation du roi qui veut lui demander « un bon avis »
119	Mars 1792	La grande joie du Père Duchesne d'avoir fait mettre les pouces à madame Veto, dans une visite secrète qu'elle lui a rendue, pour faire sa paix avec lui [...]	La reine, couverte d'un grand voile blanc et escortée de deux hommes, se rend secrètement dans la boutique du Père Duchesne pour s'entretenir avec lui
125	Avril 1792	La grande joie du Père Duchesne [...] son déguisement en médecin pour aller rendre visite à madame Veto [...]	Le Père Duchesne, travesti en médecin, se rend aux Tuileries au chevet de la reine, qui souffre d'une « indigestion du fromage qu'elle a mangé »
131	Mai 1792	Le Père Duchesne nommé général [...] Son entretien secret avec le roi avant son départ pour l'armée [...]	Le Père Duchesne se rend aux Tuileries à l'invitation du roi qui vient de le nommer général
136	Mai 1792	La promenade du Père Duchesne à Bagatelle [...] sa rencontre avec madame Veto [...]	Déguisé en fermier général, le Père Duchesne se rend à Bagatelle pour y rencontrer la reine et dévoiler ses projets contre-révolutionnaires

N°	Date	Titre abrégé du numéro	Forme de l'entretien
137	Mai 1792	La grande visite du Père Duchesne au roi [...]	Le Père Duchesne se rend aux Tuileries, sans y être convié, pour dialoguer avec le roi
138	Juin 1792	Le déménagement du comité autrichien ou la grande colère du Père Duchesne [...] sa grande joie en voyant les pleurs et les lamentations de madame Veto [...]	Entré clandestinement aux Tuileries, le Père Duchesne y surprend les propos contre-révolutionnaires de la reine
146	Juin 1792	La grande colère du Père Duchesne [...] Son grand discours au roi [...]	Le 20 juin 1792, le Père Duchesne est à la tête des manifestants qui envahissent les Tuileries et, une fois dans les appartements royaux, parle au roi
152	Juillet 1792	La grande joie du Père Duchesne [...] sa grande visite au roi [...]	Le Père Duchesne se rend aux Tuileries, sans y être convié, pour s'entretenir avec le roi
164	Août 1792	Le Père Duchesne nommé gardien de la tour du Temple pour surveiller la ménagerie royale [...]	Le Père Duchesne s'adresse à la reine dans sa prison
166	Août 1792	La grande colère du Père Duchesne après avoir entendu le roi de Coblenz et sa femme méditer de nouveaux coups de chien [...]	Le Père Duchesne, gardien des époux ci-devant royaux, surprend leurs conciliabules et les interrompt en faisant irruption dans la pièce, après en avoir ouvert la porte d'un coup de pied
173	Septembre 1792	La grande joie du Père Duchesne [...] d'avoir vu madame Veto en pamoison [...]	Le Père Duchesne, en faction au Temple, décrit les captifs. Louis se lamente de ne pas avoir suivi les conseils du Père Duchesne...
175	Octobre 1792	La grande colère du Père Duchesne contre Louis le templier [...]	Le Père Duchesne et son ami Jean Bart annoncent à Louis qu'il va être séparé de sa famille
187	Novembre 1792	Le déguisement du Père Duchesne en calotin pour confesser l'ivrogne Capet [...]	Déguisé en prêtre, le Père Duchesne s'entretient avec le roi déchu dans sa prison
192	Novembre 1792	La grande colère du Père Duchesne [...] Son déguisement en médecin pour aller tâter le poulx à l'Autrichienne et lui tirer les vers du nez [...]	Déguisé en médecin de la ci-devant reine, le Père Duchesne rend visite aux époux captifs
194	Décembre 1792	La grande confession de la femme Capet au Père Duchesne [...]	Travesti en duchesse de Polignac, le Père Duchesne rend visite à Marie-Antoinette dans sa prison